



RÉSUMÉ

Depuis 2007, la crise immobilière est devenue financière puis crise économique puis crise de la dette, enfin crise monétaire. Crise systémique donc, dont les péripéties emplissent les pages des quotidiens économiques, agitent les forums boursiers et mobilisent les « brillants économistes » de toute obédience. Trente années de déréglementation savamment orchestrée ont suffi à modeler la planète. La globalisation passe par l'avènement d'un monde uniforme. Comme le note l'auteur : « *Le dollar règne sur son empire* » mais c'est un dollar affaibli, monnaie universelle d'un Etat-monde en passe de perdre son triple A et dont l'économie, si l'on en croit McKinsey, mettra soixante ans à recréer les emplois détruits depuis 2007.

Les fleurs se fanent au printemps à Fukushima

par Bartolomeu

Mohamed Bouaziz, le vendeur ambulant de fruits et légumes, aurait eu vingt-sept ans le 29 mars. Il s'est immolé le 17 décembre à Sidi Bouzid, au nord-ouest de Sfax. Avec Jan Palach, Miroslav Malinka, Jan Zajic et Evzen Plocekla, pour lui '*La vie sans la liberté est pire que la mort*'.

Je suis revenu à Prague. Me souvenir des temps où nous vivions heureux. Pire : inconscients. Voir naître le printemps, comme au premier matin du monde. Comme en 1968. Ici soufflait un air de liberté. Quelques semaines plus tôt, là-bas, le rêve américain, dont nous

avons tous, selon Warren Beatty, une parcelle dans notre cœur, commençait sa longue agonie aux premières lueurs du Têt vietnamien. Il fallait avoir eu vingt ans à Liverpool pour pleurer J.F. Kennedy. Les premières notes de John ou de Paul avaient scellé les souvenirs d'une génération. Ensuite nous nous sommes dispersés. Les meilleurs d'entre nous ont veillé à demeurer des collégiens attardés.

À l'affût du moindre bonheur, prêts à nous jeter sur la moindre émotion. Premiers partout ou presque. Premières télévisions, premières

couleurs, premiers avions, premiers voyages pour de premières amours en liberté. Tout ce que nous touchions se transformait en or.

L'alchimiste, par nature, est aveugle. Les avertissements de quelques esprits éclairés ne pouvaient nous détourner de nos ambitions, nous étions les maîtres du monde.

Projetés dans une histoire qui aurait une fin, nous vivions une époque qui ne connaîtrait plus les crises ou les guerres. Nous avons, par habitude, baissé nos paupières, ignoré les changements, refusé les convulsions pourtant insistantes d'un monde qui n'était déjà plus le même.

Tout est devenu parenthèses. Cet instant plus ou moins long, sans terme visible, qui nous sépare de l'avenir où nous pourrions retrouver enfin les délices du passé : la crise. L'excuse permanente. La défausse impossible. Le squeeze. L'accommodement avec le diable.

Ainsi les années soixante-dix ne pouvaient être que l'héritière des années soixante.

C'est alors que le changement s'est installé. Que les sciences qui procédaient des Lumières cédaient la place aux techniques. Transition aujourd'hui irréversible, possiblement mortelle. Pour subvenir à ses détestables besoins l'Empire après s'être arrangé avec la règle en dispersait de nouvelles.

Ainsi à force d'irrespects, les barbares reprirent possession de vastes territoires laissés à l'abandon par des Etats vieillissants, bâtis sur des institutions brutalement abandonnées à leur vétusté.

La rapidité accélérée des communications a tout balayé ou presque sur son passage, fait éclater les constructions les plus anciennes, celles auxquelles on ne pouvait prêter attention tant on les savait solides.

La métamorphose est devenue musique, l'atonalité et la dissonance communes. Un

phénomène naturel. Les erreurs de conception acceptables, celles de pilotage acceptées. Les accidents se sont multipliés, l'*homme infailible* portant immédiatement au débit du compte de celles dites naturelles les catastrophes dont il devrait assumer la seule et entière responsabilité, sans que quelques éclaireurs n'en prennent ombrage et réagissent. Responsable, non coupable. Un nouveau droit. La dépénalisation des consciences, le droit aux droits, sans obligations. On peut tout construire et tout peut s'écrouler. La maîtrise du risque suppose son ignorance.

Conditions nécessaires à un asservissement généralisé. L'irresponsabilité collective. La collectivisation du non-engagement comme modèle. Spectacle pour tous, où les acteurs sont les autres, dématérialisation de l'être social.

Des terres agricoles, parfois gagnées sur des forêts, finissent en friches. Le voyageur ahuri, assis dans un train filant à 320 km à l'heure, contemple ces longs paysages abandonnés, tout en décryptant de savants articles dénonçant la lente et inexorable disparition des économies vivrières en Casamance, où l'arachide et le coton sont autant de miroirs aux alouettes. Les plus sensibles pleurent la mer d'Aral, ignorant le plus souvent les désastres causés chez nous et pour longtemps par l'agriculture contrôlée. Le lisier enrichi et dégradé, pollué et pourri par la déjection animale, envahit les sols et sous-sols, y déposant azote, carbone phosphore, métaux lourds, ravageant les nappes phréatiques, entraînant la prolifération d'espèces végétales, de plantes marines, de phytoplanctons. Les accidents sanitaires se répandent. Les procès nourrissent, ravissent les passions d'un public qui en ignore les coûts. La charge structurelle directe de notre irresponsabilité atteindra puis dépassera rapidement 5 à 6% du revenu des ménages.

II

Nous cherchons comment transférer la responsabilité sur l'autre, ce futur coupable expérimenté. Nos miroirs sont destinés à nous renvoyer une image tendant vers un idéal marqueté. L'ignorance, c'est tendance. La presse *people* diffuse, à des millions d'exemplaires, clichés et défilés de vies ; la presse quotidienne dépérit, change de mains, se meurt sans doute lorsqu'elle cherche à ressembler au Net. Le maquillage ne tient pas.

Comme dans notre société, où le discours masque trop souvent l'évidente réalité. Chacun pour soi, l'Etat pour tous. L'idéal est un produit de pure pratique électorale. La solidarité s'exerce selon un mode convenu mais implicite : prendre à ceux qui sont un peu plus riches que nous, pour donner à ceux qui le sont moins. La non-ingérence parfaite. Satisfaire le plus grand nombre ,c'est avant tout le laisser ronronner dans son monde d'images, ses télérealités qui portent si mal leur nom.

Trente années de déréglementation savamment orchestrée ont suffi à modeler la planète. La globalisation passe par l'avènement d'un monde uniforme.

Sous les pavés... Le dollar, un fleuve devenu océan. Cause profonde de nos maux.

De guerre en guerre, le modèle, qui fait rêver les *pays émergents*, Chine en tête, se débat pour survivre. Il se sait mortellement atteint. Alors il se déplace, brisant les frontières, imposant son droit en détruisant les nôtres, métastase chaque fois qu'il le peut, gangrène nos sociétés, ruine les Etats, détruit les nations.

La baisse tendancielle de la rentabilité du capital impose la massification de la production.

L'économie d'échelle planétaire. Toujours plus grand, toujours plus loin. La variable d'ajustement se déplace vers les régions à bas coûts de main-d'œuvre. Puis ce sont les machines qui s'enfuient, avec elles l'investissement, donc la recherche. Et à présent les chercheurs.

Les produits sont semblables. C'est le règne des marques. Le pire et le meilleur. L'envahissement médiatique de l'incertain. Le décodage complexifié de l'offre. Les impossibles retrouvailles de ce que l'on est et de ce que l'on consomme. La fin du «*dis- moi qui tu es*».

Le dollar règne sur son empire.

En 1945, sur les cendres de la Seconde guerre mondiale, c'est Bretton Woods et l'avènement de l'étalon dollar, improprement déclaré *étalon de change-or*.

En 1962, pour liquider la dette accumulée depuis la guerre de Corée, le Sous-Secrétaire au Trésor, Robert V. Roosa, exporte la dette américaine. Le Trésor américain émet des Bons à des taux avantageux pour rapatrier aux Etats-Unis des dollars étrangers, eurodollars principalement qui, sans cela, auraient été présentés à la conversion en or. Ce tour de magie, qui permettait de transformer le métal en papier, avait fait dire à Milton Friedman que « *comme le dollar l'eurodollar est produit par la plume du comptable* ».

Le 15 août 1971, la facture de la Guerre du Vietnam s'alourdissant sans cesse, le dollar flotte, au terme d'un rapide processus de démonétisation entamé en 1967 ; l'ensemble des monnaies suit, certaines s'arrimant les unes aux autres.

En 1980, Ronald Reagan s'installe à la Maison Blanche. Le libéralisme outrancier sera la règle selon ses détracteurs. Jamais pourtant l'intervention de l'Etat ne fut si manifeste. Que ce soit à travers l'accélération de l'IDS – *l'Initiative de défense stratégique ou Guerre des Etoiles* – ou par des dotations budgétaires et des dispositions d'aides à l'industrie sous des formes diverses.

Nous connaissons la suite, la Guerre du Golfe I et II, l'Afghanistan. Et l'incessant bruit des rotatives pour imprimer des dollars. Toujours plus.

Plus de monnaie, moins de frontières. Le couple infernal. Moins de frontières, plus de dérèglementation. Plus de dérèglementation, moins d'Etat, moins d'Etat...

III

« *La troisième puissance industrielle mondiale, après les Etats-Unis et l'U.R.S.S. pourrait bien être dans quinze ans, non pas l'Europe mais l'industrie américaine en Europe* ». Premier chapitre, première ligne du Défi américain. 20 octobre 1967. Jean-Jacques Servan-Schreiber a du succès. Mais les Français se méfient des esprits trop brillants, sans quartier de noblesse. Encore plus des visionnaires avisés. Jacques Attali n'est pas mieux considéré aujourd'hui. La taille des entreprises américaines et leur développement sont aux yeux de J.J.S.S. l'arme principale des Etats-Unis. Il évoque la probabilité de voir les plus importantes d'entre elles dotées, avant la fin du siècle, de budgets supérieurs à celui de certaines nations[i].

trio magique de l'entreprise postindustrielle compétitive, maîtrisant le management dans ses dimensions les plus brillantes : montages financiers sophistiqués, internationalisation, utilisation des fiscalités locales favorables, déplacements dans l'espace, délocalisation du droit, accumulation et haute protection des propriétés intellectuelles, acquisitions, mobilisations et cessions rapides d'actifs, accélération de la circulation de la trésorerie, constitutions de stocks monétaires d'intervention. Croissance externe à deux chiffres. Contrôle, dispersion, orientation de l'information.

Bien vu. Cependant peu d'intellectuels prennent la mesure des conditions nécessaires à l'avènement de la société moderne du libre-échange, de la libre circulation des personnes et des biens. Encore plus rares sont ceux qui comprennent que ce monde économique suppose un retrait généralisé de la puissance de l'Etat, sur tous les continents. Le procès Microsoft - « *après avoir perdu toutes les batailles Microsoft a finalement gagné la guerre* », dira un avocat - en est un exemple probant.

Le recours à des mains d'œuvres locales à bas coûts n'est que la partie visible de l'iceberg. Elle s'étale sur nombre de pages et d'écrans. Tous les jours. L'abcès s'appelle chômage. Il occupe nombre de médecins imaginaires.

Les financiers prennent peu à peu le pouvoir, occupent les espaces libérés. Accompagnés des marketeurs et des avocats. Le

Qui peut encore mesurer le bénéfice par action de ces géants ? « *Chaque heure le soleil se lève sur un village du Club* », avait affirmé Philippe Bourguignon, le jour il en prenait la direction. Ce qui est vrai pour cette grande PME l'est encore plus pour les entreprises employant quelques centaines de milliers de salariés. Des dizaines de langues, de droits, d'usages coutumiers, des congés hebdomadaires différents, des fuseaux horaires compliquant les relations à distance, des usages comptables

ouvrant la voie à des artifices autorisés.

Pour l'instant, il y a eu peu d'accidents visibles. Les grands groupes résistent au temps. Seul Enron a marqué les mémoires. Les banques ont été sauvées. Madoff dénoncé. Ponzi expliqué. Les pratiques dénoncées mais acceptées. Pas de responsables. Des contraintes référencées Bâle x, totalement incompréhensibles pour les actionnaires mais aussi, plus naturellement, pour les représentants du peuple qui ont à abroger, pour contraindre le risque systémique, certaines dispositions nationales qui contrarient encore la fuite en avant. Des inquiétudes étayées apparaissent dans quelques revues spécialisées, certains blogs. Le citoyen a droit à quelques frayeurs, formatées, sur ses chaînes préférées. De temps à autre une émission spéciale lui permet, pour une soirée, de devenir adulte. Et d'être rassuré. La situation est sous contrôle.

Les comptes des entreprises le sont moins. Le bénéfice par action, aussi flou soit-il, détermine à ce jour encore la valeur de l'épargne, réglementée ou libre, des salariés et de leurs aînés. Caisses de retraites et fonds de pension placent leurs avoirs, ceux de leurs bénéficiaires, sur les marchés boursiers. Que les marchés dérapent fortement et durablement et l'avenir des papy-boomers se transformera en cauchemar. Celui de leurs enfants également. La bulle spéculative continue de menacer le monde occidental, mais aussi les colosses émergents devenus l'ultime promesse d'un retour à la croissance. Depuis la quasi faillite de LTCM (1.200 milliards de dollars en 1998) qui fit trembler la planète, la dérèglementation se poursuit. Opérations de trésorerie apparentées à la cavalerie, non-respect des obligations d'information, délits d'initiés constitués sont

l'ordinaire des intervenants sur les marchés parallèles ou invisibles, voire les marchés virtuels.

Le risque d'un accident majeur ne cesse de croître. Les spécialistes affirment qu'il ne se produira pas. Les politiques leur font écho et se portent garant. Il faut admettre qu'il leur est impossible de révéler certaines vérités. La confiance est sacrée. Mais force est de constater que leur immobilisme, face à l'opacification financière généralisée, engage à s'interroger sur leurs capacités à maîtriser les crises financières aujourd'hui, monétaires et économiques demain.

L'effondrement économique a été profond après la faillite de Lehmann Brothers et le dysfonctionnement du système bancaire qui s'en est suivi. Mais il a été de courte durée. Aujourd'hui l'économie mondiale a retrouvé ses habitudes. Les dirigeants leurs rémunérations extravagantes. Jamais l'écart entre les plus hautes et les plus basses rémunérations n'a été aussi importants. Les réformes sont pour demain.

L'aggravation du chômage tient toujours plus du déplacement, vers les nouvelles régions de croissance, d'une partie des activités du monde occidental (et du Japon) que d'une poursuite de la crise de liquidités.

Les interrogations demeurent. Les facteurs autrefois dits exogènes sont devenus déterminants mais pas plus maîtrisables. L'avenir se fait ailleurs. Des tests de résistances, *in vitro*, démontrent que le système bancaire supportera la prochaine explosion si elle devait se produire... Résistance ?

L'AUTEUR

Celui qui signe Bartolomeu fut conseiller financier puis dirigeant d'un important groupe français. Il est aujourd'hui essayiste et consultant. Les consonnances provençales peuvent aussi bien évoquer le dominicain espagnol, que le Florentin, fils de Florentin de Lyon, que François I^{er} envoie en Amérique pour contrer Charles Quint : Giovanni di Bartolommeo da Verrazzano (1485- 1528). Pour la petite histoire, il quitte le Havre à bord d'une caravelle, la *Dauphine* et découvre

l'embouchure de l'Hudson. Il baptise la baie : Nouvelle Angoulême". Sans lui, ni Wall Street ni Dow Jones, encore moins de NASDAQ... Comme Bartolomeu l'écrit : *"le clin d'œil aux navigateurs, Colomb ou Diaz, me plaît. Ils ne savaient pas vraiment où ils allaient"*.

Copyright Bartolomeu, La Lettre Immobilier - Territoires - Environnement - Mobilités, avril 2011. Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteur. Première publication sur www.itemnews.unblog.fr en avril 2011. Version intégrale pdf.